



HAL
open science

L'Éternel s'appelle Révolution

Pierre Halen

► **To cite this version:**

Pierre Halen. L'Éternel s'appelle Révolution. Paul Aron. Charles Plisnier : entre l'Évangile et la Révolution, Labor, pp.95-110, 1988, Charles Plisnier : entre l'Évangile et la Révolution. hal-01870561

HAL Id: hal-01870561

<https://hal.science/hal-01870561>

Submitted on 21 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ARCHIVES
DU
FUTUR



ENTRE L'EVANGILE
ET LA REVOLUTION

CHARLES
PLISNIER



EDITIONS
LABOR



CHARLES PLISNIER

ENTRE
L'ÉVANGILE
ET LA RÉVOLUTION

Études et documents
rassemblés par Paul Aron

Archives du Futur

EDITIONS LABOR

Table des matières

<i>Introduction</i>	9
Véronique JAGO-ANTOINE, <i>Tribulations d'un Prix Goncourt</i>	11
José GOTOVITCH, Anne MORELLI, <i>Faux Passeports pour la Révolution</i>	19
GRAM-Textes, <i>Pratiques littéraires de l'ambiguïté: l'idéologie de Faux Passeports</i>	41
Evelyne CAPIAU-LAUREYS, <i>Ordre et désordre dans l'œuvre romanesque</i>	57
Jean TORDEUR, <i>Charles Plisnier, une poésie en fièvre</i>	67
Paul ARON, <i>Le Christ chez les chômeurs, Déluge, Périples, usages et significations du cœur parlé</i>	79
Pierre HALEN, <i>L'Éternel s'appelle Révolution</i>	95
José FONTAINE, <i>Plisnier et la question nationale</i>	111
<i>Témoignages: Les Mardis de la Place Morichar (Sadi DE GORTER - Edmond VANDERCAMMEN)</i>	125
Paul ARON, <i>Chronologie</i>	133
Jacques DETEMMERMAN, <i>Bibliographie</i>	147
<i>Planches</i>	165

PIERRE HALÉN

L'Éternel s'appelle Révolution

Il pleut des morceaux de cervelle
sur la bosse
des prophètes qui annonçaient le soleil pour
demain

Périple

Communiste *mais* poète, «socialiste *mais* chrétien»¹, Plisnier disait aussi bien de lui, en confidence : « Au fond, je suis un saint »², que : « Il me plaît d'être un renégat »³. Visage d'inquiet, qui toujours pose à la tribu ses *mauvaises questions*, celles qu'a priori elle ne peut entendre. Qui se met en porte-à-faux par souci de vérité ; qui ne soupçonne que parce qu'il y va de la souffrance des hommes. Vu de la droite et de la gauche, du côté des littérateurs et des politiques, des chrétiens et des athées, le personnage est un peu gênant, et l'on a toutes les bonnes raisons (toutes les mauvaises fois) de vouloir l'ignorer ou, puisque ce n'est pas possible, le réduire.

Parlons de Plisnier, mais non pas de tel de ses aspects isolé (et par exemple, le religieux) : c'est l'homme des synthèses, des ajustements, qui

outrepasse les jalons dialectiques où d'autres s'attardent et parfois veulent le retenir.

Père et mère : duels

Lorsqu'il s'est agi de comprendre la « trajectoire » de l'écrivain, et singulièrement son « passage » du communisme au christianisme, les commentateurs n'ont pas manqué de relever que son enfance fut soumise à une influence duelle ; que sa mère, d'origine bourgeoise, était croyante ; que son père, instituteur démis pour agitation révolutionnaire, fut ensuite un de ces industriels dont la mauvaise conscience était gagnée à la cause ouvrière⁴. La première élève sa fille dans la foi ; le second, son fils dans l'athéisme socialiste : la matrice parentale semble déterminante. Et de distinguer trois périodes ; d'abord l'influence du père : abandon de la foi, lectures positivistes, engagements gauchistes, œuvres « surréalistes » et « blasphématoires ». Ensuite, le tournant : le Congrès d'Anvers, *Faux Passeports* et *Figures détruites*. Enfin, le retour à la mère entretemps décédée : la conversion au catholicisme, l'œuvre romanesque à vocation psychologique, les poèmes néo-classiques et le soutien apporté aux causes nouvelles de la Wallonie et de l'Europe.

Cette représentation, lisible dans le « Mère, je suis venu » qui clôt *Ave Genitrix* et l'œuvre poétique, est néanmoins simpliste. Les critiques qui ont connu l'écrivain la tempèrent d'ailleurs aussitôt. Ainsi, pour Jean Roussel, ce couple est cependant harmonieux, et Ch. Bertin, à sa suite, relève que la différence n'est pas si sensible, Marie Bastien n'étant pas pratiquante et Bernard Plisnier s'étant à la fin de sa vie converti au protestantisme. Pour R. Bodart aussi, les « choses sont rarement si simples » ; cela ne l'empêche pas de faire de l'opposition entre « Dieu fait homme » et « l'homme fait dieu » la pierre angulaire de toute lecture de l'œuvre. A partir de cette opposition, les commentateurs ne peuvent penser le parcours de Plisnier que sur la base d'une tension dialectique entre les influences paternelle et maternelle, et ils aboutissent à l'idée d'*écartèlement* ; ils retracent le portrait d'un être déchiré par des désirs « naturellement » antagonistes, à un point tel qu'il ne se serait jamais réconcilié avec lui-même⁵.

Ce dualisme simpliste, une fois reporté sur un axe chronologique, produit l'idée propice d'une évolution historique et ne manque pas de placer en son centre un moment de *retournement* à la Volkoff. C'est le schéma littéraire de la *conversion* (il a déjà servi quelquefois au XX^e siè-

cle), et politique du «dissident passé à l'Ouest». Présentées ainsi, les choses sont bien sûr très didactiques et tout un chacun peut se satisfaire de pouvoir les situer dans son catalogue idéologique, puisqu'il est bien (sous-)entendu que les chrétiens sont conservateurs, et les communistes, athées. Ces étiquettes reçues sont pratiques, mais Plisnier voyait-il les choses ainsi? Or bien des événements se sont produits depuis, qui ont fait perdre à ces clichés beaucoup de leur évidence⁶, et nous pouvons concevoir aujourd'hui plus aisément, sinon comme homogène, du moins comme non contradictoire, la démarche de Plisnier. Par là peut-être aussi, il est possible d'en percevoir l'actualité.

Gauchissements

Plisnier n'a pas cessé d'écrire depuis ses premières tentatives poétiques, encouragées par Verhaeren via son oncle Arthur Bastien. Mais la fortune critique de son œuvre est significative; on a souligné que les milieux de militants qu'il fréquentait dans les années '20 n'avaient que faire de compter un poète dans leurs rangs; et même ultérieurement, il n'y a pas eu de véritable lecture de l'œuvre qui se soit écrite d'un point de vue progressiste: celui-ci ne pouvait qu'ignorer une démarche qui s'est en définitive aussi déclarée religieuse⁷. D'un autre côté, c'est après *Faux Passeports* et le Goncourt de 1937 qu'on s'est intéressé à l'œuvre; c'est-à-dire qu'on l'a accueillie, nonobstant ses qualités littéraires, dès le moment qu'elle apportait l'image d'un homme *revenu* du communisme, comme Gide de Moscou. Et elle n'a guère trouvé d'exégètes, sinon parmi de francs catholiques comme Jean Roussel ou M. Fraigneux⁸, ou alors parmi des esthètes «humanistes», plus sensibles à la dimension littéraire qu'à la dimension politique de l'écrivain, et tentant de les dissocier le plus souvent. Leurs monographies, publiées après la mort de Plisnier, procèdent d'un point de vue téléologique; elles tendent le plus souvent à retracer un *itinéraire* où quelques étapes qui auraient été autant d'impasses (communisme, surréalisme), sont pardonnées en raison de leur générosité et de leur sincérité, et où compte surtout l'aboutissement. Il est enfin des nôtres, semblent-ils parfois vouloir écrire⁹.

Dans ces discours critiques, les années '20 ne sauraient être que des années d'égarements. Ainsi, Jean Roussel écrit:

Quand nous voyons Plisnier touché par l'ambiance surréaliste, nous avons à nous demander si les poèmes de *Fertilité du désert* répondent à sa nature

profonde et s'il n'y a pas là de sa part une tentative de nier sa propre réalité [...] En réalité, Ch. Plisnier n'a fait, jusqu'à la veille des années tournantes de 1933-38, que traverser l'image de l'homme comme un acrobate de cirque traverse un cercle de feu. Sa violence forcenée ne doit point nous abuser. Echo d'une ferveur extraordinaire, d'une grande puissance d'amour trahie par le monde, elle n'en traduit pas moins une faiblesse : celle d'un homme incapable de se trouver et dont la course épuisante n'aboutit nulle part¹⁰.

On peut ici multiplier les citations. En un sens, il importe peu qu'une part de l'œuvre soit moins appréciée : c'est la tâche de la critique d'engager là-dessus la discussion. Ce qui est plus grave, c'est que, sur la base de la polarisation que nous avons dite (toute opposition idéologique valorise un de ses termes aux dépens de l'autre), cette part soit simplement écartée et que soit tenue pour nulle l'authenticité de l'écrivain à cet endroit.

Déprécier ainsi la production des années '20 conduit inévitablement à gauchir l'image globale du travail de Plisnier, et donc aussi celle de ses entreprises ultérieures. Qu'à partir de *Mariages* l'écrivain consacre au genre romanesque la plus grande part de son effort, c'est par exemple l'occasion pour tel commentateur d'y apercevoir une renonciation aux problèmes de société, au profit des destinées individuelles et des grands drames de la personne¹¹. Certes, bien des passages des *Papiers d'un romancier*¹² semblent s'accorder à cette opinion, qui prolongent d'ailleurs d'une certaine façon les réflexions que Plisnier nourrissait depuis longtemps sur le rôle des « saints » et des « chefs » dans la révolution, sur les individus et leur liberté. Cependant s'arrêter à ces extraits est oublier que jamais l'horizon de la justice sociale ne disparaît des propos, même tardifs, de l'écrivain ; c'est oublier que, si le romancier ne choisit pas ses personnages dans le prolétariat, ce n'est pas seulement, comme il lui est arrivé de l'écrire, parce qu'il ne veut parler que de la classe qu'il fréquente et qu'il connaît : c'est aussi parce qu'il voulait peindre les méfaits de la bourgeoisie et, parmi ceux-ci, le plus grave, celui d'avoir volé Dieu au peuple, c'est-à-dire de lui avoir ôté les raisons de la révolte et de l'espoir¹³.

Ce que Plisnier veut tenir ensemble, comme Jean Roussel en donne la formule, c'est à la fois le bonheur et le salut, ce qui le distingue autant de Camus que de Bernanos¹⁴. « *Fiat voluntas tua sicut in caelo et in terra* » : quand l'écrivain ressasse ce verset, il en souligne et en répète explicitement la finale ; et n'y voir qu'une simple attestation de foi religieuse est tronquer sa pensée. Plisnier n'a pas viré de bord, il est l'homme des fidélités, qui n'adhère pas au schisme trotskyste, qui se dérobe à l'invitation qui lui est faite, par Destrée et Vandervelde, de rallier

la IIe Internationale, qui refuse de donner des suites à *Mesure du temps* et à *Faux Passeports* précisément parce qu'on a voulu, à gauche comme à droite, y voir le *retournement* évoqué plus haut. Roger Bodart, qui a assisté à la première lecture de *Sel de la Terre* et à l'incompréhension des familiers de la Place Morichar, rapporte que Plisnier lui a ensuite confié qu'il demeurait cependant « plus que jamais révolutionnaire ». « Sans doute, ajoute l'auteur, mais plus comme autrefois. Il révolutionnera les âmes désormais. » Cette allusion à Luc 5, 10 se justifie en partie si l'on se souvient du rôle de « confesseur » que Plisnier assigne au romancier ; mais, rapportée sans plus de précision dans le contexte occidental où l'âme s'oppose si volontiers au corps et le salut au bonheur, elle réduit considérablement la portée du mot révolution¹⁵.

Quand Plisnier évoque, d'autre part, les « valeurs éternelles »¹⁶, il use certes d'un vocabulaire qui a servi à d'autres discours ; mais il spécifie bien dans quel sens il faut l'entendre : un sens non marxiste (c'est-à-dire, ici, étranger à tout déterminisme d'infrastructure), mais un sens révolutionnaire tout de même, puisque « la révolution sans Dieu, c'est la mort », ou, en d'autres termes, puisque l'agir révolutionnaire ne se définit pas autrement que compte tenu de valeurs transcendantales. Non seulement christianisme et justice sociale ne sont pas contradictoires, mais c'est au nom d'un idéalisme et d'une foi que Marx trouve sa cohérence¹⁷. Plus loin encore : les chrétiens n'étaient pas les ennemis de la révolution, ils en eussent été les fers de lance si les interprètes de Marx n'eussent enfermé ce dernier dans le matérialisme¹⁸.

S'il est donc clair que Plisnier n'a pas renoncé à la lutte des classes en adoptant le point de vue chrétien, et qu'au contraire il a le sentiment d'y avoir trouvé un fondement, alors on ne peut plus tenir, comme telle, l'opposition radicale qu'on a voulu apercevoir entre sa première et sa seconde période, entre les influences paternelle et maternelle¹⁹. Cette opposition paraît plus fragile encore si l'on interroge la présence du religieux avant le « retournement » qu'on prête à l'écrivain. C'est en effet dès ses premiers recueils que Plisnier laisse venir sous sa plume une phraséologie nettement marquée à la fois par le désir de justice et le sentiment religieux²⁰. Et n'importe quel lecteur aura été frappé par l'abondance des références religieuses dans toute la production poétique des années '20. Il est à noter, par exemple, que la plupart des titres sont des allusions bibliques, alors que les titres des romans sont plutôt profanes, peut-être dans la mesure où ils sont consacrés aux milieux bourgeois. C'est assez sans doute pour avancer que l'action révolutionnaire à laquelle s'adonnait Plisnier se formulait en lui à l'aide d'un langage chrétien : « il

s'analysait en composant», dira-t-il de lui-même dans sa *Lettre à André Breton*²¹.

Si Plisnier, dès la fin des années '30, est bien l'humaniste chrétien qu'on a dit, ce n'est pas la conséquence d'un *retournement*. L'homme peut paraître multiple, ce n'est pas par un défaut de cohérence, encore moins par une trahison; c'est qu'il s'adressait, et qu'il s'adresse encore aujourd'hui sans doute²² à des êtres qui questionnaient moins que lui les cloisonnements idéologiques.

Mais cohérence ne signifie pas inertie, et il est trop évident que l'écrivain, à force d'interroger sa propre expérience, les discours d'autrui et les événements, a progressivement modifié, du même geste, certaines de ses hypothèses et le service qu'il entendait rendre à son temps.

Faux et vrais passeports

Si l'homme n'avait pas été le militant qu'on sait, toujours à vouloir servir la cause la plus urgente, nous aurions sans doute en mains le traditionnel journal de tous les convertis, avec la relation circonstanciée des pourquoi et des comment. Mais le nombrilisme et le prêchi-prêcha ne sont pas dans sa nature, et nous est épargné le récit émouvant de quelque brusque prise de conscience près d'un pilier de cathédrale ou au plus profond de la nuit. En outre, cette «conversion» a-t-elle eu lieu? Certainement pas si l'on prête à ce mot le sens d'un retournement, nous l'avons montré.

La plupart des commentateurs voient, dans *Testament, Sacre* et *Ave Genitrix*, ce «journal lyrique d'une conversion» que Plisnier n'a pas rédigé comme tel. Et certes, outre que cette expression est de l'écrivain lui-même, les éléments essentiels de ce qui dut être son débat intérieur s'y trouvent bien consignés. Ce sont des poèmes cependant, et l'on sait assez que l'objet littéraire a sa vérité propre pour prudence garder dans leur réduction à une interprétation biographique.

Il suffira ici d'un seul exemple, celui de «Mère, je suis venu», le très bel excipit d'*Ave Genitrix*. A peu près tous les critiques le lisent unilatéralement, dans la perspective du retour de l'influence maternelle, comme le point suprême et définitif du «retournement» que nous avons évoqué. Et sans doute cette lecture n'est-elle pas fautive, *Ave Genitrix* étant en grande partie un récit coupé de dialogues avec le «père» et la «mère», dialogues qui sont plus que probablement la transposition d'épisodes vécus d'une manière ou d'une autre par l'écrivain. Cependant, l'exégète

textuel observera que le mot *Mère* est susceptible, dans l'œuvre de Plisnier, de prendre des sens complémentaires au sens biographique. Il est utilisé pour la Terre, pour la Révolution, et pour l'Europe notamment²³, tous contextes maternels : ce sont les éléments *dans le sein desquels* « le réel quelque peu désaltère l'espérance », comme dirait René Char. Ces acceptions, et surtout l'européenne, sans contredire la lecture biographique, en augmentent la portée. D'autre part, A. Ayguesparse a justement fait remarquer que le « Mère, je suis venu » figure déjà à la fin d'*Histoire sainte*²⁴ ; or, ce dernier ouvrage est le plus souvent rangé parmi les blasphèmes et les mensonges de la première période dite areligieuse, ce qui achève de mettre en question la périodisation généralement admise et le sens réactionnaire du « retour à la mère ».

Nous savons que Plisnier, tout jeune encore, a lu à Mons tout ce qui pouvait se trouver d'ouvrages positivistes et scientifiques, et d'abord dans la bibliothèque paternelle. S'il a connu une période de rationalisme athée, c'est à ce moment où « un garçon s'est efforcé de tuer Dieu en lui »²⁵. Mais il sort de crises mystiques qui ont effrayé sa mère, rapporte la chronique²⁶. Et lui-même assure qu'à 18 ans, s'étant laissé enfermé dans Sainte-Waudru, « il lui est arrivé pour la première fois de douter qu'il doutait de Dieu »²⁷. Cette période est donc confuse. Ce qui ne semble pas l'être, c'est que ces lectures aboutissent à celle d'un ouvrage de Poincaré, *La science et l'hypothèse*, qui remet en question tout l'acquis positiviste des précédentes ; Plisnier y fera plusieurs fois allusion et il y a là sans doute le point de départ d'une réflexion continue qui va de plus en plus nettement contester les deux concepts imbriqués de déterminisme et de matérialisme.

Comment concevoir, sur une telle base, un engagement marxiste ? Encore une fois, il faut rompre avec nos schémas mentaux ; les problèmes de cohérence théorique devaient paraître bien secondaires à un jeune militant : lui importent d'abord la possibilité d'un changement immédiat, et l'action à son service. Mais ensuite, et sans doute à mesure qu'à la fois il agit sur l'Histoire de toutes ses forces et qu'il écrit pour lui-même un discours poétique *de* (plutôt que *sur*) cette action, il voit bien que le sacrifice qu'il fait de ses propres intérêts élémentaires, et notamment de ses intérêts de classe, ne procède pas du matérialisme historique. Cette intuition, il la développera plus tard, lorsqu'il se trouvera en congé révolutionnaire obligé²⁸ ; il en appellera alors, comme on l'a tant fait depuis, au Marx des *Manuscrits* contre celui du *Capital*, ou, ce qui revient au même, à un Marx de quelque manière idéaliste contre ses successeurs²⁹. Cette *mystique révolutionnaire*, qui sera au centre de *Mesure de notre*

temps en 1932, Plisnier sans doute se la formule beaucoup plus tôt, à la faveur des « orgies poétiques » à quoi il s'adonne sans discontinuer en dépit de leur condamnation au nom du prolétariat.

On verra après. Il en va de même pour les questions religieuses et esthétiques : « L'éternel peut attendre »³⁰. Avant le Congrès d'Anvers, c'est le temps des Saints, c'est-à-dire de ceux qui en toute liberté se sacrifient (et se rendent sacrés) à la révolution. Le temps des actes contre toutes les fatalités de l'Histoire. De cette époque date vraisemblablement *Histoire sainte*³¹ ; on a souvent rapporté à cette œuvre le qualificatif « blasphématoire » et, certainement, son propos est impie, où l'on voit que Barrabas, un damné de la Terre, fils d'une Marie prostituée, se révolte et se fait crucifier, in fine, en lieu et place d'un Jésus bien-pensant et arriviste. Mais à qui s'en prend ainsi Plisnier ? Sa cible est bien moins le Christ que les chrétiens, bien moins le sentiment religieux que sa manipulation par la bourgeoisie à des fins réactionnaires³². Quand la Sainte Famille, en route vers Jérusalem, passe son chemin en détournant les yeux du misérable, elle est certes condamnée pour hypocrisie ; mais c'est précisément par un emprunt à l'Évangile (le Bon Samaritain, Luc, 10, 29) que ce récit peut fonctionner comme condamnation. La dévotion-opium est attaquée conformément à la critique marxiste et surtout léniniste de la religion, mais aussi bien conformément au message du Jésus de l'Histoire, tel qu'on le retrouve spécialement rapporté chez Matthieu. D'autre part, Barrabas demeure un violent ; s'il fait des croix, c'est avec un couteau, et l'action révolutionnaire, justifiée, n'est pas autrement mise en question que par sa fin tragique. Impie vis-à-vis de la chrétienté, *Histoire sainte* l'est tout autant vis-à-vis du matérialisme. A. Ayguesparse rapproche avec pertinence ce « roman » d'un article publié en 1933, sous le titre assez significatif de « Lyrisme égale révolte »³³ :

Révolte contre les impératifs sociaux. Révolte contre la condition humaine. Révolte contre une société si contraignante qu'elle fait voir le salut dans le blasphème, qu'elle fait rêver à l'enfer.

Cet « âge de la poésie » produit une écriture surchargée de motifs religieux. *En même temps*, c'est l'âge du rejet de la religion comme idéologie au service de la bourgeoisie. Pour concilier ces éléments, il n'est pas besoin de croire que Plisnier à ce moment s'égarerait, qu'il voudrait échapper à une enfance croyante et injurier ce que, « au fond », il aimerait³⁴. Contre la piété individualiste et conservatrice du XIX^e siècle, contre l'hypocrisie de toute foi sans les œuvres, Plisnier s'insurge en se

servant du message néo-testamentaire lui-même. D'autre part, il découvre progressivement dans le langage et dans l'esprit religieux le matériau d'une réflexion susceptible de résoudre la contradiction qu'il aperçoit de mieux en mieux dans la théorie du matérialisme historique. Mais c'est encore en athée qu'il parle en 1932 de la *mystique révolutionnaire*, un athée qui fait l'hypothèse, à lui poète et militant fort opportune, de l'idéalisme au service de la révolution. Le christianisme demeure surtout une métaphore propice, comme dans cette affirmation synthétique : « Le poète change l'incendie. Non au-dessus de Rome, comme Néron : *Qualis artifex pereo!* Mais dans Rome, comme le croyant dont on fait une torche »³⁵. Le Dieu qu'il faut servir, l'Éternel, à ce moment, ne s'appelle encore que Révolution³⁶.

« Je me moque du progrès »³⁷

Sel de la Terre (1936) se clôturait par un excipit en forme de tremblement hypothétique : « et s'il est un ciel » ; ce recueil est publié au cœur de ce que Roussel appelle les « années tournantes ». Nous ne disposons guère d'indications sur ce qui dut être une période de maturation dans le questionnement sur la sainteté. Nous savons que Plisnier entreprend comme un pèlerinage inquiet un voyage en Palestine en 1938. C'est, d'après Jean Roussel qu'il rencontre alors à Damas, « le point le plus critique du drame métaphysique qui le déchire depuis si longtemps »³⁸. A Jérusalem, Plisnier retrouve, sous le froc dominicain, un ancien révolutionnaire³⁹ ; en Syrie, les conversations avec Roussel évitent plutôt les sujets religieux, mais il y est question cependant d'un « retour à l'idéal christique qui était et demeure notamment un idéal social »⁴⁰. Cette intuition, on la retrouverait chez bien des écrivains à l'époque : un Norge, un Géo Libbrecht en ont fait des poèmes tandis qu'un Chavée a pu se déclarer « profondément attaché » aux deux messages chrétien et communiste⁴¹. Le dialogue engagé avec Jean Roussel se poursuivra longtemps, il conduira notamment à la fondation d'une revue, *l'Age nouveau*. Mais on n'en est pas encore là. Plisnier ne peut faire le détour par Assise comme il le souhaitait ; de retour au pays, aucune certitude ne s'est encore formulée en lui.

La reconnaissance, pour utiliser le joli mot de Jean-Claude Barreau, et l'adhésion définitive au christianisme, s'il faut les dater, se sont produites entre 1939 et 1941, date de la publication partielle d'*Ave Genitrix*. Peu important, en un sens, ces dates précaires, il faut voir plutôt les mobiles

de ce ralliement.

Divers témoins ont rapporté que Plisnier avait disposé en son cabinet de travail, de part et d'autre du Christ de Beauvais, les visages de Robespierre et de Pascal⁴². Sans oublier le premier, c'est la présence du second qu'il faut ici interroger, d'autant plus que la fréquentation des *Pensées* semble être attestée très tôt par des allusions dans l'œuvre, et peut-être dès *Prière aux mains coupées*⁴³. Cette fréquentation peut rendre compte à elle seule du rôle que le romancier s'assignait, comme tel : « confesser les âmes », c'est introduire entre le personnage et le lecteur, tous deux bourgeois, comme un effet de miroir où le second puisse s'examiner en vérité, mesurant sa grandeur et sa misère. Cet effet de vérité — Plisnier parle de « bombe à retardement »⁴⁴ — est atteint dès lors que le lecteur a été conduit à la conscience de soi, sous les travestissements idéologiques et les divertissements (sous « l'écorce du social »). Comme chez Pascal, le moment essentiel est dans la solitude et la reddition ; il est plus que probable que Plisnier a d'abord éprouvé lui-même ce dénuement du discours et que les *Pensées*, qu'il lisait depuis longtemps, ont joué un rôle déterminant et dans sa foi et dans l'engagement qu'il entend ensuite remplir comme écrivain.

Mais le contexte historique de ces années a dû jouer aussi dans cette évolution qui n'est pas un abandon du projet socialiste, nous l'avons vu, mais le déplacement de l'action dans le champ des consciences individuelles. Ces facteurs événementiels sont assez connus : les procès de Moscou et tous les retours d'URSS, les Victor Serge et les Maïakovky réduits aux « tambourinades », les Trotsky assassinés et les Congrès d'Anvers. Mais aussi bien, d'autres indices : le fascisme autant que le culte du frigidaire made in USA après la guerre. Autant de mises en échec du Progrès, idéologie que Plisnier voit défendue avec la même évidence aveugle par les marxismes en place et par le Capital. « Déclin de la liberté », « Recul de l'Homme », titre-t-il à l'époque⁴⁵. Le matérialisme n'est plus seulement une hypothèse marxiste discutable, c'est l'ennemi véritable, auquel Plisnier associe le qualificatif « diabolique ». Ce matérialisme, idéologie bourgeoise qui a infecté le marxisme, donne pour le Progrès sa marche vers l'Etat totalitaire. « On n'achève pas l'homme, on a commencé de le défaire », parce que, d'un côté comme de l'autre, on est sans Dieu⁴⁶. Le progrès matérialiste est une récession, parce qu'il cherche l'ombrage alors que le « mouvement » de la justice sociale cherche l'arbre⁴⁷. Plisnier prolonge ainsi très logiquement sa réflexion sur la Sainteté, concept-clef de son œuvre et de sa pensée ; le *Saint*, c'est celui qui sacrifie ses intérêts immédiats à la Cité future, mais en anticipant sur celle-ci, de sorte qu'il

n'est pas plus aliéné à un au-delà intemporel qu'à un quelconque Grand Soir.

L'athéisme, conséquence du matérialisme et de sa misère morale, est une impasse: il n'y a pas d'éthique cohérente sinon dans un certain rapport à la transcendance qui seul autorise le «mouvement» de la liberté⁴⁸. La *soif* des Saints est absolue parce qu'elle est soif d'absolu, et la «Mère Europe», «chou-chou de Dieu», est le lieu où cette soif doit être sauvée⁴⁹. C'est la Révolution qui s'appelle à présent l'Éternel, Dieu l'animant et la requérant. Et on en arrive à cette synthèse: «Je suis devenu communiste parce que je portais en moi, inconsciemment peut-être, un vieux fond d'hérédité chrétienne»⁵⁰.

A la fréquentation des *Pensées* et aux événements historiques qui ont autorisé la critique de l'idéologie du Progrès, il faut ajouter d'autres facteurs. Et d'abord, plus que probablement, la proximité de la maladie et l'idée de la mort (voir note 24), comme l'indique la finale de *Sacre*: «Encore un pas, un jour, un peu de cruauté, / le sol et la sérénité»⁵¹. Encore faut-il préciser que la possibilité d'un salut dans l'au-delà ne doit pas pour autant être prise en compte: «Nous ne sommes point de ceux qui doivent pour partir savoir qu'il est un havre / au bout de leur passion ni pour mourir la paix promise à leur cadavre»⁵².

Il faut se souvenir enfin de la critique que Plisnier formule à l'endroit du rationalisme. Sa fréquentation des inculpés quand il était avocat, et par suite sa lecture de Freud l'ont amené à considérer l'humain dans ses discours contradictoires et à prendre comme choses non secondaires les «folies douces» où il s'enferme. Cette perspective ne fait évidemment que renforcer son pessimisme devant l'Histoire et sa mise en question radicale du matérialisme.

Nous avons tenté de dire comment et pourquoi s'était constitué peu à peu en Plisnier un chrétien et dans quel sens il fallait, croyons-nous, entendre cette qualification. Nous ne pouvons pas évoquer la face intime de cette rencontre d'un homme avec Dieu. Que s'est-il passé, que s'est-il «dit» dans l'«Oratoire» naturel de Montferrat? Dans quelle mesure ensuite se comporta-t-il en catholique⁵³? Ces questions sont ici déplacées.

Tout porte à croire cependant que Plisnier, jusqu'au bout, «resta surtout fidèle à ses questions»⁵⁴. Ch. Bertin et R. Bodart laissent à plusieurs endroits supposer que les débats intérieurs de l'écrivain ne se sont pas arrêtés du moment qu'il adhérait au christianisme⁵⁵. Et si Plisnier n'a fait par la suite que confirmer cette position dans les débats idéologiques généraux, il n'a rien laissé qui constituât une thématization de

questions doctrinales ou mystiques (au sens courant de ce mot). C'est sans doute bien assez d'avoir osé la synthèse que nous avons décrite, en prenant suffisamment le risque d'être mal compris des uns et des autres.

« Il n'y a pas eu vraiment d'errance dans ma vie. Mon goût des âmes m'attirait ici, mon devoir civique là, et cela faisait un zig-zag apparent »⁵⁶. Pascal, Marx et Freud ne sont pas antagonistes⁵⁷ ; l'Évangile, l'écriture, la révolte et la lutte ne sont pas les domaines opposés que les conservateurs de droite et de gauche veulent dire, non plus que ne sont séparables la foi et les œuvres. Et Plisnier l'atteste encore dans cette conclusion que nous lui laissons, qui n'est pas sans rejoindre, en 1933, l'esprit du Magnificat et des Béatitudes :

Louer ce qui est défendu, ce qui est perdu, ce qui est oublié ; exalter sa douleur et celle des hommes ; abattre les statues les plus vénérées pour les traîner dans un bain de boue ; maudire ce qui aujourd'hui est puissant et lever devant les images dont se contentent les bien-assis, tous les verres déformant du génie. [...] Voilà ce qui est aujourd'hui comme hier le propre de la poésie, la mission intérieure du poète et son message inscrit de toute éternité...⁵⁸.

NOTES

¹ *Lettre à mes concitoyens*, Bruxelles, Fondation Charles Plisnier, 1962, p. 21.

² Cité par R. BODART, « Plisnier l'Écartelé », in *Marginales*, octobre 1952.

³ *L'homme et les hommes*, Paris, Corrêa, 1953, p. 252.

⁴ Voir e.a. R. BODART, « Roman d'une vie », in Ch. PLISNIER, *Nuits d'Égypte*, Anvers-Bruxelles, Le Monde du Livre, 1960, pp. 11, 14, 16 ; R. FOULON, *Ch. Plisnier*, s.l., Inst. Jules Destrée, 1971, p. 20 ; Jean ROUSSEL, *La vie et l'œuvre ferventes de Charles Plisnier*, Rodez, Subervie, 1957, pp. 28-33, etc.

⁵ Pour l'écartèlement, voir e.a. R. BODART, « Roman d'une vie », *art. cit.*, p. 74, et « Plisnier l'Écartelé », *art. cit.* Ch. BERTIN, plus récemment, a jugé opportun d'insister au contraire sur la cohérence de l'écrivain (in *Marginales*, n° 193, mars 1980, p. 42). Chez Jean Roussel, ce dualisme conduit à une opposition entre l'action et l'imagination, le matériel et le spirituel, assez maladroitement dans le cas de Plisnier (e.a., *op. cit.*, p. 116).

⁶ L'articulation des axes de la « lutte » et de la « contemplation », pour reprendre le vocabulaire de Roger Schutz, de l'« horizontal » et du « vertical », est au cœur des débats théologiques et des attitudes chrétiennes du XXe siècle. Signalons d'autre part que l'approche d'un René Girard à propos du judéo-chrétien comme discours de la protestation en face de la violence organisée permettrait de résoudre un point qui demeure une intuition chez Plisnier : quelle a été l'influence du christianisme sur le projet socialiste (voir e.a. *Mesure de notre Temps*, Paris, Valois, 1932, p. 118 ; *L'homme et les hommes*, *op. cit.*, p. 16-17).

⁷ Ce défaut de critique relève d'une problématique plus générale, à savoir la place de l'esthétique dans un discours révolutionnaire. Un Roger Garaudy a écrit dans ce sens ses derniers ouvrages ; dès avant son exclusion du parti, il engageait avec le matérialisme

historique une discussion qui rejoint celle de Plisnier (e.a. dans son *Karl Marx*, Seghers, 1964).

⁸ Jean Roussel est par ailleurs l'auteur de plusieurs ouvrages sur Péguy ; plus que d'autres critiques, il est sensible à la dimension sociale de la vie de Plisnier. Il est curieux d'observer que M. FRAIGNEUX (« Présences chrétiennes dans l'œuvre de C.P. », in *Revue générale belge*, septembre 1952, pp. 683-695) porte le même patronyme qu'un personnage de *Mariages*.

⁹ A. Ayguesparse, dans sa Préface à *l'Œuvre poétique* (Labor, 1979) ne cède pas à cette tentation d'annexer Plisnier parmi les bien-pensants ; il termine néanmoins par une formule qui implique l'idée d'un itinéraire, « de Lénine à Dieu ».

¹⁰ ROUSSEL, *op. cit.* p. 117.

¹¹ Voir e.a. Ch. BERTIN, *Les meilleures pages de Ch. Plisnier*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1964, p. 47.

¹² *Roman. Papiers d'un romancier*, Paris, Grasset, 1954, e.a. p. 40 et 42.

¹³ Voir e.a. *L'homme et les hommes*, pp. 276-280 ; *L'homme marxiste* », in *De Marx au marxisme* (Robert Aron, dir.), Paris, Ed. de Flore, 1948, p. 291.

¹⁴ *Op. cit.*, p. 90. Remarquons que l'utilisation du mot « salut » dans cette acception individualiste où il est l'antonyme de « bonheur » est déjà en elle-même une réduction de sens par rapport à la doctrine de l'Histoire du Salut ; voir *Gaudium et Spes*, n° 30, § 1 & 2 (*Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps*, in *Documents conciliaires*, T. III, Paris, Le Centurion, 1966, p. 86-87).

¹⁵ « Roman d'une vie », *art. cit.* p. 44 ; voir aussi : R. BODART, *Ch. Plisnier*, Paris, éd. Universitaires, 1953, pp. 50-53. A noter que le Nouveau Testament ne parle pas des âmes au sens où nous entendons généralement ce mot ; *La Bible de Jérusalem* et la TOB traduisent cette péricope par : « Tu seras pêcheur d'hommes désormais ».

¹⁶ Voir e.a. *L'homme et les hommes*, *op. cit.*, pp. 232 et 272.

¹⁷ Voir e.a. « L'homme marxiste », *art. cit.*, pp. 289, 290, 294.

¹⁸ *L'homme et les hommes*, *op. cit.*, p. 234 ; on est assez loin de la position inscrite dans *Mesure de notre temps*, *op. cit.*, p. 93, selon quoi, d'un seul point de vue stratégique d'esprit léniniste, les chrétiens auraient pu être *utilisés* par la Révolution.

¹⁹ Ceci ne revient pas à dire qu'il n'y ait pas tension dialectique entre le catholicisme tel qu'il pouvait apparaître à ce moment et le politique ; étant donné le contexte idéologique, le contraire eût été étonnant. Cependant c'est le récepteur qui impose la marque d'opposition dans le « Je suis socialiste *mais* je suis chrétien » déjà cité.

²⁰ Dans « *L'enfant qui fut déçu* », « Mon Dieu » demeure surtout un interlocuteur vague du Moi, à peine plus appuyé que dans le discours courant (voir aussi note 27) (Mons, Coll. Flamberge, 1913). Le dernier des « *Treize poèmes* » des *Voix entendues* (Mons, Sté nouvelle, 1913, p. 29) entend cette expression dans un sens religieux plus précis, où demeurent indissociables, encore une fois, l'action pour la justice et la mystique.

²¹ Reproduite dans *Marginales*, n° 150, déc. 1972, pp. 78-88. Cette affirmation de 1929 nous entraîne très loin du « Beau manoir des vérités suprêmes » où, selon R. Foulon, Plisnier s'enfermait le soir pour pratiquer une poésie qui eût été l'antidote à son erreur diurne (*op. cit.*, p. 46).

²² Ce n'est évidemment pas un hasard si l'on a cru devoir s'adresser à un membre de l'U.C.L. pour évoquer ici l'« aspect » religieux de l'écrivain.

²³ *Œuvre poétique*, *op. cit.*, pp. 384, 439, 451... (M. FRAIGNEUX, *art. cit.*, accorde au mot mère un sens religieux, celui de Marie Médiatrice). Au fil des réflexions de Plisnier, l'Europe devient de plus en plus nettement cette part la plus chrétienne de la Terre, le lieu de la *soif* indissociablement terrestre et céleste. Voir e.a. *Mesure de notre temps*, *op. cit.*,

- p. 118 ; *L'homme et les hommes*, *op. cit.*, pp. 13-17, 16, 17, 243, 272.
- ²⁴ A. AYGUESPARSE, *art. cit.*, p. 16. En fait, deux fois, p. 259 et 285 (Paris, Le Tambourin, 1930), dans le contexte de la mort prochaine.
- ²⁵ *L'homme et les hommes*, *op. cit.*, p. 45.
- ²⁶ J. ROUSSEL, *op. cit.*, p. 33.
- ²⁷ *L'homme et les hommes*, *op. cit.*, p. 226. *L'enfant aux stigmates*, Bruxelles, Jacques Antoine, 1977, p. 189. Un poème de *L'enfant qui fut déçu*, *op. cit.*, p. 101, « Espoir arraché », raconte la vaine attente de Dieu dans une église, et la rencontre d'« un homme qui tenait une espèce de lance » ; cette scène évoque irrésistiblement le récit de l'Ascension (Actes, 1, 6-11).
- ²⁸ Dans *Mesure de notre Temps*, *op. cit.* ; voir aussi *L'homme et les hommes*, *op. cit.*, pp. 43-53. Le concept de liberté est central dans la pensée de Plisnier : voir e.a., *id.*, pp. 46-52.
- ²⁹ Voir e.a. « L'homme marxiste », *art. cit.*, pp. 289, 290, 294.
- ³⁰ *L'homme et les hommes*, *op. cit.*, p. 41.
- ³¹ R. Bodart et J. Roussel s'entendent pour situer en 1927 la rédaction de ce texte.
- ³² Voir sur ce point *Mesure de notre Temps*, *op. cit.*, p. 39.
- ³³ *L'homme et les hommes*, *op. cit.*, p. 174.
- ³⁴ Voir e.a. Ch. BERTIN, *op. cit.*, p. 18 ; R. FOULON, *op. cit.*, p. 38.
- ³⁵ *L'homme et les hommes*, *op. cit.*, p. 42 ; cette image se retrouve dans *Fertilité du désert*, in *Œuvre poétique*, *op. cit.*, p. 94.
- ³⁶ *Id.*, p. 391.
- ³⁷ *L'homme et les hommes*, *op. cit.*, p. 276.
- ³⁸ Voir aussi : R. BODART, « Roman d'une vie », *art. cit.*, p. 58.
- ³⁹ Voir : R. BODART, *op. cit.*, p. 72-73.
- ⁴⁰ ROUSSEL, *op. cit.*, p. 101 ; voir aussi : *Marginales* n° 7, avril 1947, p. 23.
- ⁴¹ Ce thème du « Jésus social » apparaît aussi bien dans une chanson d'un autre hennuyer, Paul Louka (« Jésus-Lénine »). Le *Barrabas* de Ghelderode, s'il accueille la même question, lui apporte en revanche une réponse toute différente, contrairement à ce qu'on a avancé quelquefois.
- ⁴² ROUSSEL, *op. cit.*, p. 14 ; FOULON, *op. cit.*, p. 133 ; BERTIN, *op. cit.*, p. 42.
- ⁴³ Par exemple : « Je sais qu'il suffit à l'âme / de consentir à son poids / pour descendre en ses racines / et mourir de joie de joie » (*Œuvre poétique*, *op. cit.*, p. 68). Voir aussi : *id.*, p. 303 ; *Brûler vif*, Paris, éd. universitaires, (1957), p. 136 ; *L'homme et les hommes*, *op. cit.*, p. 223 ; *Roman*, *op. cit.*, p. 143.
- ⁴⁴ *Roman*, *op. cit.*, p. 32-33. A noter que la même expression est utilisée pour la poésie (« explosif à retardement »), dans *L'homme et les hommes*, *op. cit.*, p. 176.
- ⁴⁵ Articles repris dans *L'homme et les hommes*, *op. cit.*
- ⁴⁶ *L'homme et les Hommes*, *op. cit.*, p. 278-281.
- ⁴⁷ « L'homme marxiste », *art. cit.*, p. 285.
- ⁴⁸ *Id.*, p. 292.
- ⁴⁹ *L'homme et les hommes*, *op. cit.*, prPp. 17.
- ⁵⁰ Cité par J. ROUSSEL in *Marginales*, n° 7, avril 1947, p. 23.
- ⁵¹ *Œuvre poétique*, *op. cit.*, p. 507.
- ⁵² *Id.*, p. 391.
- ⁵³ Voir R. BODART, *op. cit.*, p. 132.

⁵⁴ Ch. BERTIN, *op. cit.*, p. 44.

⁵⁵ Voir e.a. R. BODART, *op. cit.*, p. 75 ; « Roman d'une vie », *art. cit.*, p. 74 ; « Plisnier l'Ecartelé », *art. cit.*, p. 12.

⁵⁶ *L'homme et les hommes*, *op. cit.*

⁵⁷ ROUSSEL, *op. cit.*, p. 17.

⁵⁸ *L'homme et les hommes*, *op. cit.*, pp. 174-175.